



BRILL

ŠirolΓa ~ ŠiralΓa

Author(s): Paul Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 37, Livr. 3/4 (1944), pp. 102-113

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4527228>

Accessed: 03/02/2011 05:59

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

ŠIROLGA ~ ŠIRALGA

PAR

PAUL PELLIOT

Dans le § 12 de l'*Histoire secrète des Mongols* (*Yuan-tch'ao pi-che*) de 1240, transcrite phonétiquement en caractères chinois à la fin du XIV^e siècle, il est raconté que Dobun-Märgän, le mari d'Alan-Qo'a (= Alan-γoa), étant parti un jour à la chasse, rencontra un Uryangqadai (donc un Uryangqan ou Uryangqai, dont cette forme est l'ethnique) qui, ayant tué un cerf de trois ans, en faisait rôtir (*šira-*) les côtes (*qabirqas*)¹⁾ et les entrailles (? *abit*)²⁾. Dobun-

1) L'édition de Ye Tö-houei et les mss. de la transcription chinoise supposent **qabirqar* (= **qabiryar*), que Haenisch a gardé dans son édition (*Manghol un niuca tobca'an*, 2) et dans son lexique (*Wörterbuch zu Manghol un niuca tobca'an*, 54); mais **qabirqar* est impossible. Dans le passage correspondant, l'*Altan tobči*³ d'Ulän-Bätor, qui a conservé une bonne partie du texte mongol original de l'*Histoire secrète*, donne seulement (f^o 7a de ma copie) *qabirya*. Toutefois ce mss. très fautif peut avoir *qabirya* au lieu de *qabirqas*, pluriel régulier de *qabirya*, et c'est bien un pluriel que l'on attend ici. Le plus simple est de supposer que, dans la transcription chinoise qui nous est parvenue, le petit caractère 兒 *eul* est, comme il est arrivé souvent, fautif pour 思 *sseu*.

2) Le mot *abit* est inconnu. J'ai gardé la traduction chinoise interlinéaire qui est 肚藏 *tou-tsang*, "entrailles", et c'est ce qu'avaient fait également Naka (*Chingisukan jitsuroku*, 8, "harawata") et Haenisch (*Wörterbuch*, 2); je soupçonne cependant qu'elle est fautive; on n'attend pas de voir "rôtir" des "entrailles". Si nous avons bien auparavant le pluriel *qabirqas*, il sera naturel d'en voir un aussi dans *abit*, dont le singulier devrait être soit **abin*, soit **abisun*. Le mss. d'Ulän-Bätor donne également *abit*, qu'une main contemporaine a glosé par *boγoni*, "fausse côte". Précisément, il y a en mongol, à côté de *qabirya*, "côte" (turc *qabirya* et > *qaburya*), un mot *qabisum* qui signifie "côte" également, et dont le pluriel serait normalement **qabit*. Dans nom article *Les formes avec et sans q- (k-) initial en turc et en mongol* (*T'oung Pao*, XXXVII [1943], 91—92, j'ai tenté de montrer que *abit* pourrait bien être un **qabit* à *q-* initial amui.

Märgän (§ 13) s'adresse alors à l'Uryangqan, en des termes que l'édition de Haenisch restitue en *nokor šiol hada* (soit *nökör šiol qada* dans mon système de transcription). "Je [te] donnerai" (*öksü*), répond l'Uryangqan; et, prenant pour lui-même la peau (*arasun*) de la poitrine avec les poumons (*a'ušgi*)¹⁾, il donna toute la chair du cerf à Dobun-Märgän. *Nökör* signifie "camarade"; c'est l'épithète par laquelle Dobun-Märgän s'adresse à l'Uryangqan. Reste *šiol hada*, dont Haenisch a dit dans une note, p. 205, que *hada* n'offrait aucun sens et qu'on attendrait *nada ok* (*nada ök* dans mon système),

1) *A'ušgitu jildu arasun*. Haenisch a transcrit *a'ušgitu*, ce que la transcription chinoise semble indiquer; mais lui-même a remarqué dans son *Wörterbuch*, 188, que 失 *che*, même quand il n'était pas écrit plus petit et en retrait sur la droite, pouvait avoir la simple valeur d'un -s en fin de syllabe; à mon avis c'est le cas ici, quoique **a'ušgi* ait pu exister; *a'ušgitu* est bien aussi la leçon du mss. d'Ulän-Bātor. *Jildu* est embarrassant. Naka, 8, a rendu *jildu arasun* par "peau du ventre" (腹の皮), ce que rien ne justifie, car ce n'est pas sous la peau du ventre que se trouvent les poumons. La version chinoise interlinéaire, qui décompose bien *a'ušgitu* en *a'ušgi*, "poumon", + *tu*, "qui a", rend *jildu*, sans le décomposer, par 半截腔子 *pan-tsie k'iang-tseu*, "poitrine à demi-coupée", que Haenisch a adopté dans son *Wörterbuch*, 90 ("halbe Brustseite [des Wildprets]"). La version chinoise continue, que je considère comme probablement antérieure à la traduction interlinéaire et qui en tout cas n'en dépend pas, porte 將這鹿取下頭。皮帶肺子自要, sûrement mal ponctué (mon ancien mss. n'a pas de point après *l'ou*); il faut comprendre que le Uryangqan "prit (*ts'iu*) pour lui-même (*tseu-yao*) la peau (*p'i*) *hia-l'ou* de ce cerf (*tche lou*), ainsi que (*ta*) les poumons (*fei-tseu*)". L'archimandrite Palladius, qui ne disposait alors que de la version chinoise continue, a traduit (*Trudy Rossijskoï Dukhojnōi Missii v Pekinē*, IV, 25) "garda pour lui-même le péritoine (*bryušina*) et les poumons", mais je ne vois pas que *hia-l'ou p'i* puisse avoir le sens de "péritoine". Evidemment, on peut imaginer une expression de langue parlée *hia-l'ou*, "en bas", correspondant à l'usuel *chang-l'ou*, "en haut", et *hia-l'ou p'i* serait "la peau du bas", le terme ayant une valeur populaire déterminée par l'usage du temps. Mais c'est là pure hypothèse. Il me paraît plus vraisemblable qu'on doive intervertir les deux caractères et lire *l'ou-hia p'i*, "la peau en dessous de la tête". Le mss. d'Ulän-Bātor a *jügildu*, adjectif en -*tü* tiré de *jügil*, "partie"; le Uryangqan aurait pris la "peau partielle", c'est-à-dire "une partie de la peau", avec les poumons; mais cette leçon doit être fautive. J'ai adopté "poitrine" dans ma traduction, sans conviction absolue, mais en accord avec les versions chinoises. Dans sa traduction *Die geheime Geschichte der Mongolen*, Leipzig, 1941, 2, Haenisch dit "eine Brustseite und das Fell", sans faire mention des poumons; ce ne peut être là qu'une inadvertance.

“donne-moi [du *široł*]”. Naka, 8, a traduit, sans addition ni correction, par “Ami, du rôti” (à l’accusatif: *tomo yo yaki jishi-wo*, le verbe restant sous-entendu). En rendant compte de l’édition de Haenisch dans le *T’oung Pao* de 1936, 357, j’ai fait remarquer qu’il n’y avait pas de raison de couper comme il l’avait fait, que *širolya* donnait une finale mongole normale en *-lya* et que le mss. d’Ulān-Bātor avait *širolya*, sans *-da*. J’ajoutais: “Je suppose que nous avons là le mot qui a passé en čayātai sous la forme شيرالغا *širalga* et qui désigne ‘une part de gibier’ (cf. Pavet de Courteille, *Dict.*, 379—380; *Abušqa*¹), 303—304; Radlov, *Dict.*, IV, 1071); le terme est technique et presque rituel”.

La lecture *širolya* me paraît évidente; il est un peu décourageant de constater que Haenisch, qui a connu mon compte rendu de 1936, a gardé dans son *Wörterbuch*, paru en 1939 (p. 142), le barbarisme *široł*, avec cette remarque “= *širal*, de *šira*-?” En même temps que moi, d’ailleurs, Žamcarano avait formulé des remarques analogues dans *Mongol’skie Letopisi XVII veka*, Leningrad, 1936, in-8, 87: “[Dans le mss. d’Ulān-Bātor], le mot *širolya* est accompagné d’une explication interlinéaire tout à fait fausse, *iräküi-äčä*, “de l’arrivée(abl.)”, “avec l’arrivée”, alors que, dans le cas présent, le mot *širolya* provient du mot *širo* (lire *širo*), “broche”, et désigne “un rôti à la broche”. “*Širolya!*” est une exclamation usuelle convenue, qui a une signification spéciale; elle donne droit à participer au dépeçage du gibier et remonte aux temps du communisme de clan”.

Le seul point de critique textuelle qui reste douteux est de savoir si on doit garder le *širolya-da* de la transcription chinoise ou s’en tenir au seul *širolya* du mss. d’Ulān-Bātor. *Širolya-da* signifierait “Au rôti”, *-da* étant le suffixe du datif-locatif, au lieu

1) Le *T’oung Pao* a en réalité “Azbuka”; c’est un *lapsus* regrettable.

qu'avec *širolyā* seul, l'expression convenue pour demander une part de gibier serait seulement "Rôti", sans désinence casuelle. Dans l'édition de Ye Tö-houei, la traduction chinoise interlinéaire, qui porte 燒內與的 *chao nei yu-ti*, mot-à-mot "Donnant dans le rôti", semblerait confirmer la forme à désinence casuelle; mais la construction chinoise serait bizarre; la traduction chinoise continue dit seulement que Dobun-mārgān "demanda de la viande" (索肉 *so-jeou*; *so* est même presque "réclamer", "exiger", comme quelque chose à quoi on a droit); en réalité, 內 *nei* est fautif pour 肉 *jeou*, ainsi que l'a dit Haenisch, et il faut lire *chao-jeou yu-ti*, au sens de "Donne de la viande rôtie", "Donne du rôti"; mon ancien mss. de l'*Histoire secrète* porte bien *chao-jeou*, non *chao-nei*. Ceci n'exige pas d'ailleurs que le mot "donne" soit tombé du texte mongol (le mss. d'Ulān-Bātor montre qu'il n'en est rien); mais les transcripteurs ont glosé le terme technique dans leur traduction interlinéaire afin de le rendre intelligible. Malgré l'incorrection fréquente du mss. d'Ulān-Bātor, je suis porté à lui faire crédit dans le cas présent et à admettre qu'il faut lire *širolyā*, non *širolyā-da*; le 答 *ta* (-*da*) serait en fait une dittographie accidentelle et altérée du 哈 *ha* (-*qa* = *ya*) qui le précède.

Il ne peut faire doute en tout cas que le terme technique est bien *širolyā*, non *širōl* comme l'a cru Haenisch; mais l'origine et le sens propre de ce terme sont moins évidents que les remarques de Žamcarano ne paraissent l'indiquer. Quand le texte nous dit que l'Uryangqan faisait "rôtir" (*šira-*) des parties de son cerf, et que Dobun-Mārgān lui réclame une part en s'écriant *širolyā*, traduit par "viande rôtie", il est bien évident qu'un rapport est établi entre les deux mots; on a vu d'autre part que le čaγātai a *širalγā*. Žamcarano dit que *širolyā* (*širolyā*) est un substantif dérivé de "siro (lire *širo*)", "broche"; cela ne va pas de soi. Les substantifs mongols en *-lyā*, *-lgā* sont en principe des substantifs verbaux

(peut-être originairement à double suffixe $-l + \gamma a$); *qa'alγa*, “porte”, est formé avec le verbe *qa'a-*, “fermer”, *mädälγä*, “connaissance”, avec *mädä-*, “connaître”, etc. N'était le *širolya* de l'*Histoire secrète*, nous n'hésiterions pas, en trouvant *širalγa* en *čayātai*, à y voir un substantif verbal tiré de *šira-*, “rôtir”. Quant au mot pour “broche”, les formes du mongol classique sont *široq* et *šoro*, qui signifient “broche”, “pieu”, “pal”; mais on a aussi *širo* au sens de “poignard”, “sabre effilé à deux tranchants”, qui est sûrement le même mot, et de même *širo*, “bois pointu”, se rencontre au § 74 de l'*Histoire secrète* (cf. kalm. *šor*, “broche” [Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 365¹, où les formes parallèles du mongol sont omises]; bouriat *šoro* [Podgorbunskii, 26]); toutefois, dans le vocabulaire mongol ajouté au XIV^{ème} siècle au *Maqaddimatu-'l-Ādab* on trouve en mongol شیره *šira* comme l'équivalent du ture *šiš*, “broche” (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 335). Il n'y a pas à douter que *šor* est < **šor*^o < *šoro* < *širo*¹). D'autre part, *šira-*, “rôtir”, a donné *šar-* et *šara-* en bouriat, *šar-* en kalmouk, *šara-* en ordos, *širā-* en monguor. Comme on le voit, l'évolution de *šira*, “broche”, n'a pas été parallèle à celle de *šira-*, “rôtir”, et c'est à propos de *šar-* (< *šira-*) “rôtir”, non de *šor* (< *šira*), “broche”, que Ramstedt, 350, mentionne le *čayātai širalγa*, “partie du gibier”, ajoutant que c'est, au propre, un “morceau de rôti”.

J'avoue n'être au clair ni sur l'origine de *šira* et *šira-*, ni sur leurs rapports mutuels. En mongol, *s-* devant *-i* est toujours passé à *š-*, et c'est pourquoi Žamcarano et les auteurs du *Dictionnaire monguor-français* par exemple écrivent l'un *širolya* et *širo*, les autres *šira-*, respectivement. Mais, quoique en petit nombre, il peut y avoir eu des mots mongols débutant par *š-*, sans que ce *š-* remonte à *s-* suivi d'un *-i* (ce peut être par exemple un *š-* primitif comme

1) A *šoro* se rattachent mandchou *šolon*, “fourche” et “broche”, et olča *šilau*; cf. Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 692.

l'a supposé Gombocz, ou encore un *ši-* (< *ši-*); or nous n'avons aucun exemple de *šira* ou de *šira-* remontant à un temps où *s-* fût encore prononcé *s-*, même devant *-i*¹⁾; les lectures **sira* et **sira-* sont donc des probabilités, sans plus; en théorie, on pourrait très bien se demander si l'un des mots ne commençait pas primitivement par *s-*, et l'autre par *š-* (? < *č-*). Quoiqu'il en soit, nous devons les prendre tels que nous les trouvons attestés pour la première fois, c'est-à-dire commençant tous deux par *š-*. Evidemment, il est très séduisant d'établir un rapport étymologique entre *šira* (> *širo*, *šoro*, *šor*), "broche à rôtir", et *šira-* (> *šara-*), "rôtir". Mais ce rapprochement soulève des objections. Il est exclu qu'un substantif puisse être tiré d'un verbe en prenant seulement la forme thématique de ce dernier; un suffixe est nécessaire. Il faudrait donc au contraire que ce fût du substantif préexistant *šira* qu'on eût tiré le verbe *šira-*, "rôtir"; c'est là une forme de dérivation archaïque, déjà supplantée dans l'usage médiéval par des formes où le thème verbal s'obtient par l'adjonction d'un suffixe au substantif. Nous sommes donc en présence de trois possibilités: ou partir d'un substantif *šira* ~ *širo*, "broche", d'où a été tiré à date ancienne le verbe *šira-*, "rôtir", ou partir de *šira-*, "rôtir", et admettre que *šira* ~ *širo* sont

1) A la fin du XIV^e siècle, les transcriptions de l'*Histoire secrète* ne connaissent que *ši-*, mais on a encore de nombreux *si-* dans les transcriptions des premiers chapitres et des tableaux généalogiques du *Yuan che*, ainsi que dans celles du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou*, antérieures d'environ un siècle à celles de l'*Histoire secrète*. L'écriture ne pouvait guider les transpositeurs, puisque les Mongols continuaient d'écrire *si*, tout en prononçant *ši*; et d'ailleurs, même devant d'autres voyelles, les deux points qui distinguent alors le *s* et le *š* sont souvent omis dans les mss. Au XIV^e siècle, le *Muqaddimatu'l-Ādab* distingue encore *si-* et *ši-*, *si-* apparaissant le plus souvent pour des mots qui commencent aussi par *si-* en *čarātai* et sont empruntés en mongol, mais parfois aussi dans des mots purement mongols; *šira* et *šira-* y commencent par *ši-*, au lieu que *sita-*, "brûler" (intrans.), y commence par *si-* (cf. Poppe, *Mong. slovar'*, 323, 335); mais on ne peut faire très grand fond sur une distinction qui semble être alors plus ou moins arbitraire, et est rendue plus précaire encore par la confusion fréquente de *s* et de *š* en écriture arabe.

des formes contractes pour *širā < *šira'a ~ *širō < *šira'u¹); ou enfin séparer šira de šira-. Je n'incline pas à voir dans šira- un verbe dénomiatif tiré de šira; il me paraît plus probable que šira-, "rôtir" s'apparente à šita-, "brûler" (intrans., en parlant du feu), et qu'il faille partir d'une racine *ši- < *ši-. Quant au cas de šira ~ širo, "broche", il demeure très obscur²).

Mais c'est au verbe šira- et non au substantif šira que je

1) En tout état de cause, comme le montrent les voyelles a~o de la seconde syllabe, la voyelle ancienne de la première n'était pas -i-, mais -ī-; mais nous n'atteignons les deux mots qu'à un moment où la distinction de -ī- et de -i- a disparu en mongol. Pour le mandchou šaru, "viande crue séchée", < mo. šira'u, et les formes bouriates apparentées à šira'u, cf. Sanžeev dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 692.

2) On est à première vue assez tenté de rapprocher šira, "broche", du turc šiš, de sens identique; mais l'histoire de šiš est obscure. Le mot est attesté en ouïgour au moins dès le X^e siècle, au sens de "pointe de bois acérée"; je l'ai lu šiš dans *T'oung Pao*, 1914, 253, 256, parce que Radlov n'indique le mot que sous la forme palatalisée, et M^{lle} von Gabain a fait comme moi dans son *Alltürk. Grammatik*, 336; mais en réalité, dans les deux exemples ouïgours attestés par ce texte, il n'y a pas de désinence casuelle permettant d'assurer qu'il faut lire šiš et non šis; dans Kāšγarī, la forme serait au contraire šis selon Brockelmann, et l'emprunt russe šošlyk semble bien fait sur une prononciation *šišliq, non šislik. D'autre part, en turc comme en mongol, les š- initiaux, quand il ne s'agit pas de mots empruntés à des langues non-altaïques, sont en principe d'apparition secondaire; en turc, ils proviennent le plus souvent d'anciens č-. Ramstedt, 365, indique en kalmouk šošliG, "fourche à faner", "broche", qu'il tire de *šišu, *šošī (& plus suffixe), et considère comme emprunté au turc šiš, šišliq; de cette même forme *šoš de šošliG dériveraient šošā-, "être pointu", rapproché de kir. šošai, "meule (de foin)", et šošīγor, "pointu"; en mongol, on ne connaît que le synonyme šibqu, šobgo, šobqo'or, "pointu", largement représenté en kalmouk, en particulier avec le verbe šowū-, šowā-, šowi-, "être pointu". En même temps, Ramstedt, 442, enregistre le kalmouk šiš ou šis, "bois pointu", "bâton court", pour lequel il donne des formes correspondantes de mongol écrit čiš et čis que je ne trouve nulle part, et qu'il compare au qara-kirghiz čis et à l'osmanli šiš, "broche à rôtir". Tšiš ou šiš est en effet probablement emprunté (quoique le qara-kirghiz čiš doive être d'apparition très secondaire pour šiš), mais le même mot šiš ne peut être lu alternativement šis pour y chercher l'étymologie de šošliG, à moins qu'on ne spécifie à quels dialectes et en quels temps les mots ont été empruntés. Comme on le voit, l'histoire du turc šiš (< ? *šiš) et de ses correspondants directs en mongol est loin d'être élucidée. Quant à šira ~ širo, il ne pourrait être éventuellement rattaché à šiš que si šira n'est pas < *šira, et si on établissait pour šiš une forme plus ancienne čiz; le fait qu'on a dans Kāšγarī un mot čiz (ou čiz), "clou de fer", ne suffit pas à nous y autoriser.

rattache *širolyā*. Le -o- de la seconde syllabe ne fait pas de sérieuse difficulté ; les exemples abondent où la voyelle de la seconde syllabe, non accentuée, est rendue tantôt par -a-, tantôt par une voyelle labiale ; *abaŷa* est rendu par *abaŷa* ou par *abuŷa*, on a à la fois *bulaŷan* et *buluŷan*, etc. ; et on a vu pour le substantif, à l'époque mongole elle-même, l'alternance *šira* ~ *širo*. Celle de *širolyā*, quand on attendrait *širalŷa*, est du même ordre. Quant au *širalŷa* du *čaŷātai*, écrit *širālŷa* ou *širālyā*, il représente probablement le *širalŷa* qu'on attend comme dérivé de *šira*-. Comme dans bien d'autres cas, il a dû y avoir dès l'époque mongole une double prononciation *šira*- ~ *širo*- (*širo*- étant la prononciation "orientale"), qui explique *širolyā*, et peut-être *široq*¹).

Dans les *Mémoires de Babur*, le mot se rencontre p. 285⁸ de l'édition d'Il'minskii. Il s'agit d'un jeune rhinocéros qui fut trouvé à moitié grillé par le feu mis à la jungle ; "l'ayant égorgé, chacun prit du *širalŷa*" (*boŷuzlap har kiši* [شیرانغه] *širalŷa āldi*)²). A propos de ce passage, les dictionnaires de Radlov et de Pavet de Courteille donnent à *širalŷa* le sens de "part de gibier". Puis tous deux enregistrent un second sens, emprunté à la définition de l'*Abušqa* (ed. Véliaminof-Zernof, *Dictionnaire Djaghatai-Turc*, 303—304), selon laquelle les chasseurs, en dépeçant le gibier, appellent *širālŷa*

1) Pavet de Courteille, *Dict. turc-oriental*, 381, indique aussi un mot شیلرغا *šilirŷā*, "chasse", "gibier", et un verbe شیلرغاماق *šilirŷamaq*, "chasser"; je soupçonne qu'il s'agit de formes métathétiques et mal vocalisées de *širalŷa*; Radlov ne les a pas recueillies. En tungus, *šilaun*, *šil'avun*, signifie à la fois "broche", et "viande ou poisson rôti à la broche" (cf. Titov, *Tungusko-Russkii slovar'*, 176), de *šila*-, "rôtir"; le mandchou *šolon* signifie seulement "broche", de *šolo*- (< *šilo-, < *šila-), "rôtir"; cf. aussi Sanžeev, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1930, 692, sous *šaru* et *šolon*.

2) Radlov, IV, 1071, et Pavet de Courteille, 379, qui citent tous deux ce passage en renvoyant à l'édition d'Il'minskii, prêtent à cette édition une forme شیرانغه *širālŷa* qu'en réalité elle ne donne pas; Radlov a dû copier Pavet de Courteille. Dans la traduction de A. Beveridge, 378, le mot *boŷuzlan*, "[']ayant égorgé", est rendu moins exactement par "was killed". Le mss. de Ḥaydarābād, 222⁸⁸, a la mauvaise leçon شبرانغه اولدی *šabranŷa oldi*.

la partie qui va du cou à la taille. L'*Abušqa* reproduit ensuite un poème où il est question d'un chasseur qui, mainte fois, a fait un rôti (*kābāb*) avec le *šīrālyā* d'un malheureux oiseau ¹). Le premier sens indiqué par nos dictionnaires est déduit du passage des *Mémoires de Babur*; mais, à mon avis, une distinction entre les deux exemples ne s'impose pas. Dans les *Mémoires de Babur*, *šīrālyā* signifie peut-être que les gens se partagent tout le corps du jeune rhinocéros, mais le chasseur de l'*Abušqa* a bien dû, lui aussi, faire rôtir tout son oiseau, et non pas seulement la moitié supérieure de son corps comme le croit Pavet de Courteille.

La définition de l'*Abušqa* serait-elle donc à rejeter? En aucune façon. Les mots mongols n'ont passé en čaγātai que lorsqu'ils avaient une valeur particulière, noms d'objets nouveaux, ou bien termes administratifs ou religieux. *Šīrālyā* a bien dû arriver en čaγātai avec la valeur spéciale de la partie du gibier que pouvait réclamer du chasseur celui qui le rencontrait le premier, tel Dobun-Mārgān se trouvant en présence de l'Uryangqan, et il est en effet très probable que la partie à prélever comme *šīrālyā* ~ *šīrolyā* était la partie antérieure du corps. Si l'*Histoire secrète* nous dit que l'Uryangqan donna à Dobun-Mārgān toute la viande du cerf, ne se réservant pour lui-même que la peau de la poitrine avec les poumons, c'est probablement que, pour les Mongols du temps, cela suffisait à indiquer que l'Uryangqan avait, dans sa générosité, largement dépassé ce à quoi la demande de *šīrolyā* l'obligeait. Mais il est non moins vraisemblable que la valeur précise du terme *šīrālyā* se soit assez vite usée en čaγātai; un lexicographe comme l'auteur de l'*Abušqa* a pu connaître encore cette valeur précise, mais dans nos deux exemples, celui des *Mémoires de Babur* et celui du chasseur d'oiseaux, le mot

1) Ce poème est également reproduit et traduit dans Pavet de Courteille, 380, mais avec certaines fautes de texte.

paraît bien n'être plus pris qu'avec le sens atténué de "venaison" ou de "part [quelconque] du gibier".

Parmi les tribus altaïques de chasseurs, les Mongols ne sont d'ailleurs pas seuls à avoir eu la coutume du *širalga*. Je ne veux pas faire autrement état du mot *amuč*, "Geschenk aus der Beute", enregistré par Kāšgarī (Brockelmann, 8), parce que j'ignore tout de son origine et de son histoire; mais, s'il s'agit de "Jagdbeute", il rentrera probablement dans la catégorie des termes qui nous occupent ici. De même, j'ai consacré dans le *T'oung Pao* de 1936 un article au mot altaïque *sauya*, *sauyat*, qui signifie essentiellement un "présent", et qu'une fortune étrange a fait passer en chinois, en russe, en persan, en hindoustani et jusqu'en portugais¹). Or, en kirghiz (cf. Radlov, IV, 234; *T'oung Pao*, 1936, 234), *sauya* a le sens de "partie du gibier que reçoit celui qui rencontre le chasseur"²).

Mais c'est dans les dialectes de l'Altaï qu'on trouve la contrepartie exacte du *širalga* mongol. Là, *uča* désigne la partie du gibier à laquelle a droit quiconque rencontre un chasseur, si celui-ci n'a

1) J'ai recueilli depuis lors plusieurs autres exemples de l'emploi du terme en chinois; j'en parlerai ailleurs, le cas échéant; malgré toutes les précisions de mon article, "*saohua*" est conservé comme un terme chinois dans Haenisch, *Wörterbuch*, 132; mais *sao-houa* est *sauya* = *sauya*, au même titre que *pou-houa* est *buqa*, *buya*. Aux exemples altaïques, on peut ajouter mongol et *čarγātai sauyat* dans Poppe, *Mongol' skii slovar'*, 319 (on aimerait à savoir quelle est la forme persane correspondante dans l'ouvrage). Mais je tiens à dire dès maintenant un mot de plus sur la forme *sāyat*, fournie par les chroniques russes sous les années 1174, 1193, 1258, 1260, 1262, etc. Comme Melioranskiï, j'ai admis en 1936, sans d'ailleurs pouvoir l'expliquer, que le passage de *sauyat* à *sāyat* était un fait russe; je ne le crois plus aujourd'hui. Dès la publication par Grønbech du facsimilé du *Codex Cumanicus*, je me suis aperçu qu'à la p. 162 il fallait lire *sāyāt*, "des Heres teyl", et non *sāyāc* comme l'avait fait Kuun (*Codex Cumanicus*, 227). Dans son *Komanisches Wörterbuch*, 212, Grønbech n'a su que faire de ce *sāyāt*, qu'il normalise justement en *sāyat*. Mais cette "part de l'armée" (= qui revient à l'armée), c'est le *sauyat*, et ainsi le mot avait en qipčaq-coman la même forme que nous trouvons dans les chroniques russes. Je ne doute pas que les Russes doivent leur *sāyat* aux Comans; mais je ne puis dire pourquoi, en coman, *sauyat* avait donné *sāyat* ~ *sāyāt*.

2) Il n'est pas exclu que quelque contamination se soit produite en kirghiz entre *širalga* et *sauya*.

pas encore enlevé la peau de la bête (cf. Radlov, I, 1722). D'autre part, dans l'Altai comme dans de nombreux dialectes turcs y compris le čaγātai et le turki, *uča* signifie le "dos", et Radlov a insisté sur le fait que les chairs autour de l'épine dorsale étaient le morceau de choix chez les anciens Turcs; il me paraît clair que *uča*, "partie du gibier donnée par le chasseur", est identique à *uča*, "dos", et que la partie ainsi donnée est ou tout au moins était à l'origine le dos de la bête¹). Au lendemain de la communication que j'avais faite à la Société Asiatique sur *širalya* ~ *širolya*, et où j'avais naturellement invoqué l'*uča* de l'Altai, M. Nikitine a eu la grande obligeance de me communiquer un passage de O. Mänchen-Helfen, *Reise ins Asiatische Tuwa*, 53—54, où il est dit que quand on rencontre un chasseur et qu'on lui dit "Uja", celui-ci doit donner la moitié du gibier; mais la coutume serait en voie de disparition rapide. Cette exclamation "Uja" (= *uča*) a cet intérêt de rendre parfaitement compte du *širolya* de l'*Histoire secrète*. De même que,

1) *Uča* (? < **nča*) existe dans les diverses langues altaïques; cf. mongol *u'uča*, mandchou *uča*; cf. Poppe, dans *Izv. Ak. Nauk*, 1927, 1255; Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, 455. Dans les passages cités, Poppe et Ramstedt juxtaposent bien mongol *u'uča* > *nča* et turc *uča*; mais ceci exclut l'hypothèse faite en 1930 par Poppe, *Alarskii govor*, I, 55, selon laquelle mo. *u'uča* serait < **unguča* et à rapprocher des formes turques du dialecte de Crimée *ongurya* et de l'osm. *onurya*, "épine dorsale". La parenté de mo. *u'uča*, ma. *uča*, n'est pas signalée dans les parallèles mandchou-mongols de Sanžeev (*Izv. Ak. Nauk*, 1930, 625), peut-être à cause du **unguča* de Poppe. Dans le vocabulaire joint au *Muqaddimatu'l-Ādab*, le turc *uča* et le mo. *uča*, tous deux écrits identiquement **اوجا**, se répondent au sens de "dos" (Poppe, *Mong slovar'*, 371—372). Mais *nča* est plus particulièrement en mongol le "bas du dos", la "croupe" (cf. *Sseu-t'i ho-pi wen-kien*, 10, 59a; 27, 71a); dans le *Muqaddimatu'l-Ādab* (Poppe, 106), le même sens de "croupe" est donné au turc *uča*, avec pour correspondant mongol *asabaqūr*; le second élément doit être *baqūr* < *baqūr*, "fesses", mais je ne vois pas ce que représente *asa-*. *Uča* (= *nča*) est employé au sens de "[viande du] dos" dans le vocabulaire mongol du début du XVII^e siècle publié par Pozdněv (*Lekcii*, III, 23). Une tradition qu'on ne connaît que par Rašidu'd-Din veut que les descendants des enfants qui naquirent miraculeusement d'Alan-γoa après son veuvage aient été connus sous le nom de نبرون Nirūn, ce qui, ajoute Rašid, signifie "épine dorsale" (صلب *salab*; cf. Berezin, V, 133); c'est naturellement le mo. *nirū'un* > *nirūn*, "dos". Il y a peut-être là une allusion à l'estime où les peuples chasseurs tenaient la viande du dos.

chez les Uryangqai modernes du Tannu-Tuwa, on s'adresse au chasseur par le seul mot *uĵa* (*uĉa*), Dobun-Mārgān a bien dû dire à son Uryangqan le seul mot *široĵa*, qui lui donnait droit à sa part de gibier, et c'est donc, je crois, le *široĵa* du mss. d'Ulān-bātor qui doit être préféré à l'apparent *široĵa-da* de l'*Histoire secrète*.

Il resterait à déterminer la raison de cette curieuse coutume. Žamcarano, sans indiquer d'ailleurs s'il y en avait encore des traces dans son pays bouriat ou s'il la déduisait seulement, comme je l'avais fait moi-même, du passage de l'*Histoire secrète*, n'a pas hésité à dire que la coutume du *široĵa* remontait au temps du communisme de clan (*rodovoï kommunism*). Je ne suis guère convaincu. Pour poursuivre l'enquête, il faudrait avoir, sur les traditions et croyances des chasseurs de la Haute Asie, une documentation qui me manque et que les circonstances actuelles ne me mettent guère à même de rassembler. Mais j'imaginerais plutôt que la coutume a une origine religieuse, et en quelque sorte magique. Il faut que les dieux soient propices pour que la chasse soit bonne. Si on veut se les concilier pour la chasse prochaine, on doit faire profiter autrui, sous certaines conditions et réserves, de ce que leur bienveillance a permis d'atteindre cette fois-ci.